

# L' Abeille.

13ème Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

13ème Année.

VOL. XIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 29 JANVIER, 1880.

No. 20.

## Pour les pauvres.

Riches, dans vos palais où règne l'abondance,  
Le soir, quand sous vos yeux l'harmonieuse danse  
Fait tourner ses chœurs plus légers que le vent ;  
Songez-vous quelquefois que, dans d'autres demeures,  
Il est des malheureux pour qui toutes les heures  
Sont un cauchemar effrayant ?

Oh ! oui, songez-vous bien que près de vous peut être,  
Il n'y a qu'un instant, là, sous votre fenêtre,  
Les enfants à leur mère ont dit : nous avons faim !  
Et la mère, sentant défaillir son courage,  
Dans ses mains, en pleurant, a caché son visage.  
Car elle n'avait plus de pain.

Pendant que vos foyers de feux ardents rayonnent,  
Dites-moi, songez-vous à tous ceux qui frissonnent  
En regardant fumer vos toits d'un œil jaloux ?  
Et ces petits enfants qui, pieds-nus sur le glacis,  
Apprennent à souffrir avant d'apprendre à vivre,  
A leurs misères songez-vous ?

Car souffrir, ici-bas, est le lot d'un grand nombre :  
Pour eux, le jour au jour succède toujours sombre,  
Et leur bouche jamais n'ose dire : demain ;  
Ils ne soupirent plus qu'après la froide tombe :  
A tout ce qui se meurt, à la feuille qui tombe  
Ils en demandent le chemin.

Cependant, quand s'ouvrant pour calmer leur misère,  
Une main dans leur sein dépose avec mystère  
Un peu d'or, capital au ciel même prêté,  
Faveil au pur rayon que reflète l'opale,  
Un éclair du bonheur brille sur leur front pâle :  
Ils ont connu la Charité.

Charité ! Charité ! quelle sublime chose !  
Chaque fois que ce nom sur nos lèvres se pose,  
Nous sentons notre cœur battre plus fortement.  
La Charité, c'est Dieu qui la mit sur la terre  
En disant au puissant : "L'indigent est ton frère,  
Je vous chéris également."

Après, quand un vieillard dont la tête s'incline,  
Qui, sous le poids des ans, avec peine chemine,  
Sur votre seuil, hélas ! en vain tombe à genoux ;  
Quand un petit enfant, tout frêle et froidure,  
De lui donner du pain vainement vous conjure,  
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez donc, oh ! donnez : cela soulage l'âme.  
Cela sur tous les maux met un divin diadème  
Cela nous fait amis de Jésus, l'Homme-Dieu :  
Donnez pour être heureux ; donnez pour voir les anges  
Dans vos rêves, la nuit, en joyeuses phalanges  
L'asser et repasser comme des traits de feu.

Donnez, dès qu'un jour, au jugement suprême,  
Jésus met à vos fronts un brillant diadème  
En vous déant avec douceur :  
"Vous fîtes mon soutien aux jours de ma détresse ;  
Maintenant, comme moi soyez de sa allégresse,  
Venez partager mes bonheurs."

DEBILA.

La Société Laval.

Son histoire.

(Suite.)

L'année 1852 porte avec elle un caractère tout spécial. On laissa de côté l'histoire avec ses profonds en-

seignements, l'éloquence avec ses sublimes accents, pour entrer dans une sphère nouvelle, mais non moins importante ni moins agréable, la lecture et la déclamation. Épris d'un généreux amour pour notre belle langue française, les membres de la Société Laval s'appliquèrent à en bien rendre toutes les beautés, d'abord par une lecture correcte, et ensuite par une déclamation naturelle et élégante. De là deux genres de travaux qui occupent la plus grande partie de cette seconde année, et nous offrent une série de séances très intéressantes, et souvent même très animées. Voici comment l'on savait introduire la variété dans ces exercices qui, il nous semble, auraient dû être d'une monotonie désespérante. Lorsque le lecteur avait fini de lire son morceau, chaque membre faisait ses appréciations sur la lecture; ces appréciations engendraient bientôt la discussion, et l'on comprend facilement l'intérêt et surtout l'utilité de ces débats pacifiques où il s'agissait de donner à notre langue son caractère propre et d'éloigner les défauts qui se glissent bien trop souvent dans nos conversations et surtout dans nos lectures. Il en était de même pour la déclamation : chacun était libre de faire ses remarques et de signaler les défauts qu'il croyait avoir trouvés chez le déclamateur : de là naissait une mêlée générale après laquelle vainqueurs et vaincus remportaient une égale part de triomphes et d'avantages.

Mais chaque génération a ses goûts et ses préférences. La Société Laval après avoir vu fleurir dans son sein l'étude de l'éloquence, de la déclamation et de la bonne prononciation, se change tout à coup en une arène où l'on voit descendre de vaillants lutteurs armés de toutes pièces, et prêts à affronter sinon les périls, du moins les obstacles. La discussion avec ses improvisations quelques fois entrecoupées, mais toujours assaisonnées de faits et de documents irrécusables, va désormais occuper une longue série de séances auxquelles, si vous le voulez bien, nous allons assister pendant quelques instants.

Le premier sujet offert au jugement impartial de la Société, fut celui-ci : "Est-il utile pour nous de faire paraître l'*Abeille*." Nos lecteurs s'étonnent sans doute de voir qu'une pareille question

ait pu prêter matière à discussion à nos prédécesseurs. Mais il faut bien remarquer qu'ils n'avaient pas les mêmes avantages dont nous jouissons aujourd'hui pour publier ce charmant journal : des sacrifices nécessités par cette publication contrebalançaient l'utilité qu'ils auraient pu en retirer. Il s'agissait donc de peser les avantages et les difficultés, et de faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Les annales de la Société ne mentionnent pas la décision prise sur cette importante matière.

Après ces débats qui touchaient des intérêts tout à fait contemporains, les membres de la Société firent un retour sur le passé, ils cherchèrent dans l'histoire, deux hommes qu'ils pourraient mettre en face et sur lesquels pourrait s'exercer leur ardeur belliqueuse. Leur choix tomba sur les deux princes des orateurs anciens : Démosthène et Cicéron. Alors, nous voyons ces deux génies, secouant pour un moment la poussière de leurs tombeaux, apparaître successivement avec leur œuvres immortelles et les siècles qui les avaient couronnés. D'un côté c'est Démosthène anéantissant sous les foudres de son éloquence mâle et vigoureuse les basses jalousies d'un rival ambitieux, dévoiant à ses compatriotes les perfidies d'un Philippe, leur reprochant avec une fermeté et une franchise propres aux grandes âmes la fatale inertie dans laquelle ils sont plongés, et s'efforçant de secouer leur torpeur par le tableau des malheurs qui s'apprentent à fondre sur Athènes. D'un autre côté c'est Cicéron, avec son inépuisable fécondité, avec la richesse et l'éclat de son éloquence, en un mot avec tous ces talents d'orateur que Rome a tant de fois admirés, et dont elle a été tant de fois la glorieuse esclave.

Après avoir pesé avec équité les qualités et les défauts des deux plus grands orateurs de l'antiquité, la Société Laval voulut opposer à leur tour les deux plus grands généraux qui aient paru dans l'histoire des peuples : Alexandre et Napoléon. Certes, le sujet ne manquait ni d'intérêt ni de grandeur. Alexandre réunissant la Grèce sous ses drapeaux, et anéantissant par la force de son bras l'immense armée des Perses ; Napoléon vainqueur de l'Italie, puis maître et législateur de l'Europe qu'il retire du